



HAL
open science

De Nha-Trang à Tourane par les pays mois

Alexandre Yersin

► **To cite this version:**

| Alexandre Yersin. De Nha-Trang à Tourane par les pays mois. 1894. pasteur-00538693

HAL Id: pasteur-00538693

<https://pasteur.hal.science/pasteur-00538693>

Submitted on 23 Nov 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Calmette
10677

DE

NHA-TRANG A TOURANE

PAR LES PAYS MOÏS

DE YERSIN



SAIGON:
IMPRIMERIE COLONIALE

1894

10677

DE

NHA-TRANG A TOURANE

PAR LES PAYS MOÏS



Rentré au mois de septembre 1893 à Saigon, après sept mois de voyage chez les Moïs, je ne considère pas ma mission comme achevée. En effet, à cause des modifications que M. de Lanessan a cru devoir faire subir au sens de ma mission, en me chargeant d'étudier un tracé de route entre Saigon et Nha-trang, je n'ai pu explorer qu'en partie la région que je devais visiter, d'après les instructions du Ministère.

Un explorateur peut étudier un tracé de route au point de vue commercial; il pourra donner des renseignements utiles sur l'itinéraire qui lui paraîtra traverser la région la plus habitée, la plus riche et la moins accidentée; mais, s'il n'a pas fait d'études spéciales, on aurait tort de lui demander de fournir un tracé technique de route, et encore plus de vouloir lui confier la direction des travaux. C'est cependant ce que M. de Lanessan aurait voulu faire avec moi; heureusement qu'après quelques explications de ma part, il finit par me laisser libre de remplir ma mission d'exploration.

J'ai le projet, cette fois-ci, de relier définitivement les bassins du *Donnaï* et du *Sé-Bang-Khane* par un itinéraire qui partant du *Lang-Bian* se rendra le plus directement possible chez *M'Siao*. Je compte traverser la région du *Darlac* que j'ai déjà entrevue l'année dernière.

De *M'Siao*, je me rendrai à la Mission catholique chez les *Bahnars*, en suivant un autre itinéraire que celui du capitaine *Cupet*. Ce dernier fait un crochet à l'ouest pour passer par *Bane-Dône*; moi je remonterai directement au nord.

Enfin, de la Mission, je gagnerai *Attopeu*, village laotien où l'on vient de créer un poste administratif dépendant de la Cochinchine; d'*Attopeu* je rallierai la côte ou le *Mékong*, suivant les circonstances.

Jusqu'à présent, j'ai voyagé chez les *Moïs* seul et sans escorte; mais, lors de mon dernier voyage chez *M'Siao*, j'ai pu me convaincre que, dans certaines régions des pays *moïs*, cette façon de voyager est non seulement dangereuse pour l'explorateur, mais encore nuisible au prestige et à l'influence française, car les *Moïs* ne respectent que la force.

Je m'adresse donc à *M. Brière*, le Résident supérieur de l'Annam, et je lui demande une escorte de quinze miliciens qui m'est aussitôt accordée. J'ai de plus avec moi quatre boys de *Saigon*.

I

LA RÉGION DU DARLAC (1).

Mon point de départ est encore *Nha-Trang*, ce poste si pittoresque de la côte d'Annam où il a toujours été de tradition parmi les quelques fonctionnaires européens d'accueillir les explorateurs comme de vrais amis, aussi on s'y oublierait facilement. Mais il faut partir, la saison sèche est de courte durée, et je sais qu'il ne fait pas bon dans la montagne pendant les pluies.

(1) Voir carte n° 1.

Le 12 février, je me mets en route. Mon bagage forme vingt-sept charges (une charge est portée par deux coolies). Comme personnel, j'ai avec moi quinze miliciens dont un caï (caporal) ; ils sont tous armés de fusils Gras et j'emporte une bonne provision de cartouches. Mes quatre Saigonnais sont remplis d'ardeur ; ce ne sont pas les mêmes que dans mon précédent voyage ; pour avoir voulu cesser la quinine préventive trop vite, ils sont si anémiés par la fièvre que je n'ai pu les reprendre, malgré leur désir de revenir avec moi.

Enfin, quatre juments que j'ai achetées ici vont m'être utiles pour porter les éclopés.

Comme il n'y a pas de route directe pour monter sur le plateau par le fond de la vallée de Nha-Trang, je serai obligé de redescendre presque jusqu'à la latitude du cap Padaran, afin de prendre un des sentiers qui montent sur le plateau par le fond de la vallée de Phanran.

Je ne veux pas suivre la route mandarine que je connais déjà ; il y a deux autres chemins, l'un partant de Khanh-Hoa qui franchit un col élevé et va tomber dans la branche principale de la vallée de Phanran. Cette route a été explorée par M. Odendahl l'année dernière. Le deuxième part de *Hoa-Thanh*, le premier tram (relai de poste) après Khanh-Hoa et pénètre, après avoir franchi un col de 400 mètres, dans une autre branche de la vallée de Phanran, orientée N.-E. à S.-O. C'est cette route que je vais suivre.

La vallée de Phanran est habitée par des Moïs métissés de Tiamés ; il y a aussi quelques villages tiamés. Les villages sont nombreux ; ils sont surtout situés sur le flanc des montagnes qui limitent la vallée, probablement à cause des inondations qui ont lieu pendant la saison des pluies. Pour le moment, on est en pleine sécheresse ; il n'y a pas un brin d'herbe et il fait une chaleur terrible : aussi nous nous hâtons pour arriver sur la montagne. Je trouve partout plus de coolies qu'il ne m'en faut, et je ne peux empêcher les chefs de villages de m'offrir des cochons, des bananes, qui font le bonheur de mes Annamites.

Le 17 février, nous arrivons à *Pho-Tan-Ngam*, ce village tiamé où il m'est arrivé une terrible aventure l'année dernière.

Je retrouve la petite maison où étaient couchés les chefs des pirates. Les habitants du village n'ont pas oublié ces événements et paraissent heureux de me voir revenir parmi eux.

De Pho-Tan-Ngam à *Diom*, le premier village sur le plateau, il y a une très forte montée. On s'élève à 1200 mètres pour franchir un col et on redescend à 1000 mètres, qui est l'altitude de Diom et du plateau en ce point.

A cette hauteur, il y a une grande différence de température entre le jour et la nuit. A une heure de l'après-midi le thermomètre marque + 35° à l'ombre ; vers six heures du matin il descend jusqu'à + 2° ! Dès trois heures du matin, les Moïs, réveillés par le froid, s'accroupissent autour de grands feux ; nous faisons comme eux (1).

Deux nouvelles journées de marche nous font arriver à *Dankya*, village moïs situé au pied même du Lang-Bian. Il est à une altitude de 1,300 mètres. Je ne suis pas remonté plus loin dans le nord l'année dernière, je vais donc voyager dès lors en pays nouveau.

Dankya est le dernier village sur ma route qui paye l'impôt à l'Annam ; le chef n'ose pas prendre sur lui seul la responsabilité de me conduire au premier village indépendant ; il ne le fera que si les chefs des cantons voisins consentent à m'accompagner aussi. Ces pourparlers demandent un jour. J'en profite pour faire l'ascension d'un des trois pitons du Lang-Bian, le piton Ouest, qui est absolument dénudé de la base au sommet. Il a une hauteur de 2,000 mètres au-dessus du niveau de la mer. De son sommet, le plateau dénudé et mameloné qui entoure la montagne ressemble aux circonvolutions d'un vaste cerveau. Je puis suivre toutes les sinuosités d'une des branches originaires du Donnaï jusqu'à sa source. L'horizon est limité au nord par de nouvelles chaînes de montagnes très rapprochées ; mais au sud-ouest, on domine tout le plateau des Ma. En rentrant au village, je passe tout près de plusieurs troupeaux d'élangs : ce sont les vrais rois de ce pays bizarre (2).

(1) Photographie 1.

(2) Photographies 2, 3, 4 et 5.

Le 24 février, en route pour l'inconnu.

Il faut franchir trois chaînes parallèles entre lesquelles coulent des ruisseaux qui se rendent probablement encore au Donnaï ; puis soudain, on domine au nord-ouest un vaste horizon. La montagne tombe brusquement formant une gigantesque muraille. Une vallée, d'abord étroite, va en s'élargissant dans la direction du nord-ouest. Elle est arrosée par une rivière dont on suit toutes les sinuosités. Le Darlac n'est pas visible ; mais je le devine là-bas, au nord-ouest, derrière des montagnes, très loin encore.

La descente est pénible ; les chevaux ont peine à passer, et cependant ce sont de vraies chèvres.

A deux heures de l'après-midi, après avoir suivi pendant quelque temps la rive d'un torrent au cours impétueux, nous nous trouvons en vue d'un village. Toute la population est sortie de l'enceinte fortifiée afin de nous voir arriver. Je ne suis pas reçu dans le village ; à quelque distance, on a construit un petit abri pour me loger. Le chef ne paraît d'ailleurs pas mal disposé et me promet de me conduire demain plus loin. Son village s'appelle *Dlais* ; le torrent est le *Da-Dembour* qui va se jeter un peu plus loin dans le *Da-Trong* (grande rivière). Je ne puis pas obtenir d'autres renseignements (1).

25 février. — Les coolies qui portent mon matériel sont tous armés d'un sabre à long manche garni de cuivre ; ils marchent d'ailleurs fort mal et sentent le besoin de s'arrêter pour se reposer toutes les cinq minutes.

L'étape n'est pas longue ; il n'y a qu'une heure de marche jusqu'au confluent du *Da-Dembour* dans le *Da-Trong*. Cette dernière rivière est considérable. Elle vient d'une profonde vallée qui se termine à l'est par les montagnes de *Khanh-Hoa*. Tout près du confluent des deux rivières se trouvent deux villages : *Tildeung* et *Damron*. Je ne m'arrête pas là, et continue ma route en descendant la rivière en pirogue jusqu'au village de *Tildout* où nous passons la nuit. Nous ne sommes plus qu'à une altitude de 470 mètres.

(1) Photographies 6 et 7.

26 février. — Encore une journée de pirogue pour arriver au village de *Pandeng* ; là, on me dit des choses qui me donnent de l'inquiétude. Il paraît que le chef du village où je dois aller demain aurait fort mal reçu l'explorateur Umann qui serait venu jusque-là.

27 février. — La route, au lieu de continuer vers le nord, se dirige au sud-ouest, suivant un coude que fait la rivière dans cette direction. On ne peut faire l'étape en pirogue, car le lit de la rivière est encombré de blocs de rochers. Nous arrivons après une heure et demie de marche au village de *Pico*. Comme toujours, on ne me reçoit pas dans le village ; mes linhs construisent vite un petit abri non loin de la rivière. Le chef arrive bientôt avec une jarre de vin de riz, un poulet et des œufs. Je lui demande de me conduire demain plus loin dans le nord.

— « Il n'y a aucune route dans cette direction » — me répond-il ; — « je ne puis te conduire que là-bas » (et il me montre le sud-ouest).

Comme c'est de là que je viens, et que je ne veux pas revenir sur mes pas, je lui demande s'il n'existe aucun village dans le nord.

— « Il y a bien *Oum* » — me dit-il ; — « mais je ne connais pas la route, et nous sommes en guerre ! »

Impossible de le faire sortir de là.

Dois-je renoncer à aller plus loin et revenir en arrière ? Jamais. Je prévoyais que mon voyage ne serait pas facile, et qu'à un moment ou un autre j'éprouverais des difficultés. Ces difficultés se présentent : il faut les surmonter. Je demande une dernière fois au chef de *Pico* s'il veut m'aider à continuer ma route vers le *Darlac*, en me fournissant des coolies ou tout au moins un guide qui me montrera la route jusqu'au prochain village où je tâcherai de me débrouiller pour venir chercher mes bagages. Refus formel.

Je me décide donc à partir demain en reconnaissance avec quelques linhs pour tâcher de trouver une route. Le campement restera sous la garde du reste du détachement commandé par le caï.

A six heures, tous les Moïs abandonnent mon campement pour rentrer dans le village, ce qui ne m'était encore jamais arrivé. C'est mauvais signe; aussi je fais allumer deux grands feux et mets un homme de garde. A huit heures, survient un détachement de Moïs en armes. Je leur fais déposer leurs lances et les laisse s'établir près du feu; au bout d'un moment, ils regagnent leur village, et la nuit se passe sans autres incidents.

28 février. — Je prends avec moi huit linhs et deux boys; nous nous chargeons de quelques bagages indispensables, car je ne sais combien de jours je serai absent, et nous partons à sept heures. Il faut traverser la rivière en face du village. Les Moïs ont caché leurs pirogues cette nuit. Pendant que deux de mes gens se jettent à l'eau pour tâcher de les découvrir sur l'autre rive, le chef de village et quelque guerriers descendent sur le bord de la rivière et viennent me trouver.

— Où vas-tu ?

— A la recherche d'une route qui me conduise dans le nord.

— Il n'y en a pas.

— C'est ce que je verrai.

— Si tu le veux, nous te reconduirons à Pandeng (village où j'étais hier).

— Ce n'est pas à Pandeng que je veux aller, mais au Darlac. Donne-moi seulement un guide, je te ferai beaucoup de cadeaux.

— Non, je ne veux pas.

Sur ces entrefaites, mes Annamites ont découvert les pirogues qui étaient cachées sur l'autre rive; nous traversons donc la rivière sans plus nous inquiéter des gens de Pico.

Nous avons la chance de tomber de suite sur un sentier qui se dirige droit au nord.

Après deux heures de marche, nous traversons un village abandonné et en ruines. De l'autre côté, nous retrouvons le sentier qui continue toujours dans la bonne direction. On s'élève sur une colline et on en suit longtemps la crête.

A midi, nous dominons une vallée au fond de laquelle coule une jolie rivière. J'aperçois plusieurs villages sur le flanc des collines. Nous descendons pour traverser l'eau. Un indigène,

qui faisait baigner ses buffles, s'enfuit à notre approche sans vouloir rien entendre. Enfin, nous voilà près d'un village. Comme tous ceux de cette région, il est entouré de plusieurs enceintes concentriques, et de plus, chaque maison est encore fortifiée. Les portes du village sont toujours fermées, sauf un espace très étroit où l'on a peine à se glisser.

Pour ne pas effrayer les habitants, je vais m'établir avec mes hommes sur le bord d'un ruisseau, non loin du village.

Bientôt, un groupe d'hommes s'approchent avec méfiance, et de loin nous avons la conversation suivante :

— D'où viens-tu ?

— De Pico.

— Où vas-tu ?

— Au Darlac.

— Pourquoi n'es-tu pas accompagné par les gens de Pico ?

— Ils n'ont pas voulu venir et m'ont dit qu'ils étaient en guerre avec toi.

— Ce n'est pas vrai, nous ne sommes pas en guerre avec eux. Pourquoi as-tu tant de fusils avec toi ?

— Pour me défendre si l'on m'attaque, bien que je ne désire nullement faire la guerre. Maintenant, donne-moi des coolies pour aller chercher mes bagages à Pico. Je te payerai ce que tu voudras.

— Non je ne veux pas, et toi va-t-en; nous ne voulons pas te recevoir puisqu'aucun village moïs ne répond de toi.

Et là-dessus, les guerriers rentrent dans le village dont ils barricadent les portes.

Un peu plus tard, j'essaye d'aller parlementer de nouveau avec les gens du village, en leur apportant des cadeaux. On refuse de me recevoir. Il nous reste heureusement encore un peu de riz; mes linhs vont chercher du bois sec pour faire du feu; le ruisseau est tout près; aussi le campement est bientôt organisé.

Toute la nuit, les Moïs veillent aux portes du village et poussent de temps en temps de grands cris pour se tenir éveillés.

1^{er} mars. — Je laisse deux linhs au campement pour garder les fusils et les bagages, et, à six heures et demie du matin, je pars avec les autres pour retourner à Pico. Nous marchons vite, si bien qu'à neuf heures et demie nous sommes déjà en vue du village où nous arrivons bientôt.

Pendant mon absence, me raconte le caï, les Moïs ont en partie évacué le village. Ils ont transporté dans la forêt leurs jarres, leurs tam-tams, et ont emmené presque tous les bufftes et les cochons. Le chef, lui-même, est parti ce matin de bonne heure avec une troupe de guerriers. La nuit dernière, vers une heure du matin, un nombreux parti de Moïs en armes est venu roder autour du campement. Voyant qu'on faisait bonne garde, ils se sont retirés. Enfin, une de mes juments est morte pendant mon absence.

J'envoie de suite au village quatre linhs avec des verroteries pour tâcher de recruter quelques coolies en payant à l'avance, et, pendant ce temps, je commence à faire le triage de ce qu'il me faudra abandonner.

Soudain, des coups de feu éclatent. Un Annamite revient en courant du village et me crie qu'un linh est blessé. Je me précipite aussitôt là-bas : je trouve les linhs en dehors de l'enceinte et tirant dans le village contre les Moïs qui poussent des cris féroces et mettent le feu à leurs maisons. On me raconte qu'au moment où les linhs allaient entrer dans le village, les Moïs se sont précipités sur eux à coups de lances ; un milicien a eu son vêtement déchiré et une petite égratignure : c'est alors qu'ils ont riposté avec leurs fusils. J'ordonne de cesser le feu et de ne tirer que si les Moïs attaquent de nouveau ; je poste les linhs dans les broussailles à quelque distance du village, et leur recommande de veiller surtout à ce que les Moïs n'enlèvent pas les pirogues, ce qui nous couperait la retraite, puis je retourne au campement.

La situation est difficile : je suis obligé d'abandonner tout ce que mes linhs et mes boys ne pourront pas porter. Je me hâte donc de faire un choix parmi mes bagages. Je tiens avant tout à sauver mon théodolithe et mon appareil photographique. Je ne puis pas non plus abandonner les fusils et les munitions. Il nous faut un peu de riz, nos couvertures, car les nuits sont

froides, mes caisses de médicaments. Voilà déjà plus de charges que mes Annamites et mes juments n'en peuvent porter.

Et pendant ce temps le village n'est plus qu'un immense brasier. Les craquements de l'incendie, les hurlements des sauvages, les gémissements de leurs femmes : tout cela rend la scène indescriptible (1).

Les dernières charges sont faites; presque tout mon monde a déjà traversé la rivière. Je quitte donc *Pico* qui n'est plus qu'une ruine fumante autour de laquelle errent quelques chèvres bêlant d'une voix plaintive, tandis que des poulets, des chiens, cherchent en vain les lieux auxquels ils étaient accoutumés.

En traversant la rivière, je remarque que toutes les pirogues sont chargées de gros bambous fraîchement coupés. C'est pour reconstruire le village. Les Moïs avaient prévu et préparé ce qui vient de se passer.

La marche entre *Pico* et *Dlais*, le village où je suis allé hier en reconnaissance, est très pénible. Il est midi, le soleil est brûlant, et mes pauvres linhs outre leurs armes portent de grosses charges auxquelles ils ne sont pas accoutumés. A chaque passage de ruisseau, les charges de mes juments tombent et il faut les arrimer de nouveau. Nous ne sommes heureusement pas inquiétés pendant la route. Je prends l'avance, car je ne suis pas sans inquiétude au sujet des deux linhs que j'ai laissés à *Dlais*. Il ne leur est heureusement rien arrivé de fâcheux et je les trouve même en train de fraterniser avec les indigènes. Ce n'est qu'à neuf heures du soir que nous sommes tous réunis; nous couchons à la belle étoile, car on nous refuse toujours l'entrée du village.

2 mars. — Mes linhs sont trop fatigués pour que nous puissions nous remettre en route aujourd'hui.

Je suis obligé d'acheter du riz; les Moïs veulent bien m'en vendre, mais fort cher, et puis ils ont des procédés commerciaux étonnants. On est convenu que la tasse de riz sera payée cinq colliers de perles de verre, ce qui est déjà énorme; mais, en

(1) Photographie 8.

plus, le vendeur exige un collier par tasse pour lui parce qu'il a été l'entremetteur du marché, un autre collier parce qu'il a porté le riz du village au campement, encore un collier par tasse parce qu'il l'aurait décortiqué, cela n'en finit plus! Et, si impatienté, vous refusez de vous soumettre à ces exigences, il prend tranquillement sa hotte pour s'en retourner au village. Je suis obligé de céder pour ne pas avoir de nouveau la guerre et parce que j'espère arriver, à force de douceur et de cadeaux, à obtenir des porteurs ou tout au moins un guide pour demain. Ici, on connaît le Darlac qui doit être à deux journées de marche. Je m'en assure en faisant le point à midi.

Le sel est si rare, dans ce pays, que les Moïs le remplacent par de la cendre.

Il n'y a aucun rapport entre les habitants de cette région et les Annamites. Quelques chefs, chasseurs d'éléphants et de rhinocéros, descendent au Cambodge pour échanger le produit de leur chasse contre de la poudre; mais ils sont rares, et la plupart de ces gens ne savent pas ce que c'est qu'un fusil.

3 mars. — Je me suis trompé en espérant obtenir des coolies; on me refuse même un guide! Je n'insiste pas, car je sais par expérience que c'est inutile.

Nous nous mettons de nouveau en marche, moi devant, cherchant la route avec la boussole; mes linhs et mes boys, pesamment chargés, viennent ensuite. Le pays est un peu accidenté. Il faut traverser une série de collines déboisées.

Au bout d'une demi-heure de marche, nous nous trouvons arrêtés dans un défilé par une porte massive qui barre complètement la route. Il faut déplacer deux grosses poutres et nous pouvons passer.

Encore une heure de marche lorsque, au moment de pénétrer dans une petite forêt, nous trouvons le sentier obstrué par des abatis d'arbres formant une vraie barricade. Impossible de tourner l'obstacle, car sur toute la lisière du bois il y a des arbres abattus. Je passe par dessus avec deux linhs. Au moment où ils touchent terre, ceux-ci poussent des cris de douleur, et me montrent leurs pieds transpercés par des lancettes de



bambou : la route en est couverte, et il est difficile de les voir, car elles sont dissimulées sous les feuilles mortes. Nous nous mettons aussitôt à les enlever et à tâcher de déplacer les arbres abattus, de façon à ce que les juments puissent passer. Ce n'est pas sans peine. D'ailleurs les obstacles se multiplient; pendant tout le temps que nous sommes dans cette maudite forêt, les abatis d'arbres alternent avec les lancettes. J'ai encore deux hommes de blessés.

A un endroit, le sentier est coupé par une fosse profonde de 4 mètres, et dont le fond et les parois sont hérissés de lancettes. Elle était recouverte de branches d'arbres. Un cerf gît au fond de ce piège : il est déjà mort. S'il n'avait pas ainsi découvert l'obstacle, c'est moi qui étais précipité dans la fosse ! Nous faisons avec peine un détour dans la forêt, car le sol est hérissé de lancettes, et il faut se méfier des javelots que les Moïs savent disposer de façon à ce que, au moment où vous marchez sans méfiance sur une branche d'arbre, lancés par un ressort qui se détend, il vous transpercent de part en part.

A onze heures, nous arrivons auprès d'un village; mais les portes sont barricadées et les habitants refusent absolument d'entrer en pourparlers; ils se tiennent en armes derrière leurs palissades et nous guettent à travers les interstices; nous nous remettons donc en marche un peu au petit bonheur. Il faut encore franchir deux chaînes de collines. Enfin, nous dominons la plaine du Darlac que l'on distingue très bien ainsi que les montagnes derrière lesquelles habitent les Moïs Bihs. Je reconnais en particulier une sorte de piton que l'on voit aussi, par son versant nord, de chez M'Siao.

Cette vue ranime notre courage; il semble que nous sommes au bout de nos misères. Nous descendons gaiement, mais les sentiers sont affreux et toujours coupés d'obstacles. Nous rencontrons quelques groupes de Moïs sur la route. Du plus loin qu'ils nous aperçoivent, ils disparaissent sous bois.

Enfin, à la tombée de la nuit, nous débouchons dans une vaste plaine de rizières semée de nombreux villages. Nous nous arrêtons non loin du premier d'entre eux qui se barricade de suite, tandis qu'un groupe de maisons isolées et non fortifiées est évacué à la hâte par ses habitants.

Nous établissons le campement en plein air. La journée de marche a été très fatigante : mes pauvres Annamites sont exténués ; il y a de quoi, et ils sont encore obligés de monter la garde pendant la nuit, car nous ne sommes pas encore dans une situation bien brillante au point de vue de la sécurité.

4 mars. — Je suis obligé de donner une journée de repos à mes hommes qui ont tous les épaules meurtries et sont tout courbaturés. Afin d'éviter les mésaventures de hier, où cent fois nous nous sommes trompés de route, je pars en reconnaissance avec un de mes boys annamites afin de tâcher de découvrir parmi la multitude des villages celui de *Tiour*, où j'ai déjà passé l'année dernière et où j'espère trouver enfin des coolies.

Nous nous mettons en marche à six heures du matin. Les villages sont extrêmement rapprochés les uns des autres ; mais tous ont fermé leurs portes, et, lorsque je demande où est la route pour aller à *Tiour*, on me répond de derrière les palissades par un geste vague qui embrasse la moitié de l'horizon.

Les Moïs que je rencontre sur la route ne s'enfuient plus. Leur premier mouvement, en m'apercevant, est de bander leur arbalète, de mettre une flèche dessus et de me coucher en joue. J'ai de la peine à leur faire comprendre que je ne suis pas une bête malfaisante ; mais j'évite toujours de faire le moindre geste hostile avec mon fusil ou mon revolver. Je puis ainsi éviter un accident.

A midi, nous errons dans une immense plaine de rizières desséchées. *Tiour* est introuvable. Je ne puis m'orienter au milieu de la multitude des villages. Nous sommes au bord du *Darlac* qui, en ce point, se termine par des marécages.

Enfin, je me décide à rentrer au campement. Nous faisons volte-face, et nous n'avons pas trop de peine à retrouver notre route. Le soleil est brûlant, et nous commençons à traîner la jambe, lorsque soudain éclate dans le lointain comme un coup de tonnerre répercuté par les montagnes. Je m'arrête brusquement : c'est bien un feu de salve tiré par mes linhs de notre campement dont nous sommes encore éloignés de quelques kilomètres.

Nouvelle détonation formidable, quelques coups de feu isolés..... puis plus rien.

Il n'y a plus ni fatigue ni soleil, nous prenons le pas de gymnastique. De tous les villages des Moïs sortent en armes, qui veulent courir là-bas. Je parviens à les arrêter, à les faire rentrer chez eux, et je ne permets qu'à un chef de village de m'accompagner. Bientôt nous rencontrons des Moïs fuyards, revenant du campement. Ils paraissent atteints d'une véritable panique, tombent, se relèvent, et ne s'arrêtent même pas pour répondre à nos questions. Deux d'entre eux, portant un tam-tam de guerre, courent plus vite que les autres.

Enfin, je me retrouve au milieu de mes Annamites. On me raconte qu'après mon départ, ce matin, les Moïs sont venus au nombre de plusieurs centaines en armes. Ils ont complètement entouré le campement, et ont commencé à crier à mes hommes de s'en aller, qu'ils ne voulaient pas les tolérer encore dans le pays. Mon interprète leur répond :

— « Nous partirons demain, quand nous serons reposés. Mais nous ne voulons pas vous faire la guerre ! »

— « C'est nous qui vous ferons la guerre; nous n'avons pas peur de vous, car nous sommes les plus nombreux. »

Le tam-tam de guerre était là pour donner le signal de l'attaque. Bientôt les Moïs commencent à tirer quelques flèches qui tombent au milieu du campement. Le caï ordonne alors à ses hommes de prendre leurs armes et de tirer deux feux de salve en l'air.

L'effet est immédiat et énorme. Jamais on n'a vu de panique pareille. Les Moïs se sauvent à trois pattes, à quatre pattes, roulent par terre. C'est grotesque. En un instant, tous ont disparu.

Je félicite le caï sur sa présence d'esprit, et j'explique au chef de village qui m'a accompagné comment les choses se sont passées. Il m'assure qu'il n'est pour rien là dedans et me quitte en me disant qu'il va me chercher du riz dont nous avons grand besoin.

Dans la soirée, il revient, en effet, avec un peu de riz et des œufs que je lui paye bien; mais je ne puis pas plus obtenir de

lui que des derniers villages des coolies ou seulement un guide. Il dit avoir trop peur de ses voisins. Quel pays !

5 mars. — Nous partons à six heures et demie du matin. Pendant la première heure, la marche n'est pas trop pénible ; les Moïs sont encore sous le coup de leur mésaventure d'hier ; mais bientôt nous continuons dans une des régions les plus hostiles. Du plus loin qu'on nous aperçoit, le tam-tam de guerre résonne dans les villages. Toutes les portes sont barricadées. Nous passons paisiblement à quelques pas des fortifications, derrière lesquelles une multitude de guerriers nous guettent, leurs arbalètes armées. A peine avons-nous dépassé un village que les guerriers sortent et se mettent à nous suivre de loin. Après avoir dépassé quelques villages, nous sommes ainsi suivis par plus de 500 Moïs. Un certain nombre d'entre eux courent sur les côtés, côtoyant les massifs de bambous, afin de nous envelopper. De temps en temps, j'arrête mes linhs et leur fais saisir leurs fusils, afin d'être prêts à répondre si l'on vient à nous attaquer. Les Moïs s'arrêtent de leur côté et se contentent de pousser de grandes clameurs en agitant leurs armes. Enfin, nous débouchons dans la grande plaine de rizières où je me suis arrêté hier ; les sauvages n'osent pas nous suivre plus loin. Je dirige la marche au nord, dans la direction d'une chaîne de collines derrière laquelle j'espère tomber en pays ami.

A midi, mes linhs sont à bout de forces. Le soleil est brûlant, pas un souffle d'air. Ils sont obligés de s'arrêter tous les quarts d'heure, et telle est leur fatigue qu'à peine assis sur le sol ils s'endorment. Je suis sur le point de repartir seul en reconnaissance, lorsque tout à coup apparaissent trois indigènes qui sont du type des Moïs de M'Siao. O miracle ! ils ne fuient pas en nous voyant, et je puis entrer en pourparlers avec eux. Je finis par obtenir que, moyennant une brasse de cotonnade par coolie, ils me trouveront de suite des gens pour porter mes bagages au prochain village, direction nord.

En effet, une demi-heure après, mes linhs passent avec une satisfaction évidente leurs charges à des indigènes et nous continuons notre route d'un cœur plus léger.

Bientôt, nous débouchons sur le bord du *Krong-Boung*, et nous remontons la rivière sur sa rive gauche, par une route que j'ai déjà suivie autrefois, lors de mon premier voyage chez les Moïs.

A trois heures, nous arrivons au village de *Keranne*, où l'on me reconnaît de suite et où l'on veut bien, moyennant pas mal de cotonnade, me conduire le jour même chez *M'Bleng*. C'est ce dernier chef qui, l'année dernière, m'a donné un éléphant ; je suis donc sûr d'être bien reçu. Les bagages vont en pirogue, les linhs et moi nous allons à pied.

Enfin, à sept heures du soir, par une nuit noire, nous arrivons au village, où l'arrivée d'une pareille troupe armée cause un certain émoi. Heureusement qu'on me connaît, en sorte que je puis sans difficulté entrer dans la maison du chef. Quoique abominablement ivre, il me reçoit comme un camarade, fait aligner un nombre respectable de jarres de riz fermenté, et bientôt, au son de son orchestre de gongs, il recommence à boire en mon honneur.

En somme, pendant six jours nous avons traversé un pays hostile, sans guides et sans porteurs. Mes miliciens annamites se sont montrés très braves et très dévoués pendant ces mauvais jours.

Dès lors, nous voyageons en pays ami et, moyennant finances, j'obtiens sans peine des éléphants qui me conduisent chez *M'Brang* ; de *M'Brang* nous allons chez *Kheûne*, d'où une dernière étape nous conduit chez *M'Siao*.

II.

DE M'SIAO A LA MISSION CATHOLIQUE CHEZ LES BANHARS (1).

Du village de *Kheûne*, j'avais envoyé de bonne heure, le matin, un exprès chez *M'Siao*, afin de lui annoncer mon arrivée ; aussi celui-ci a-t-il revêtu un beau costume annamite pour me recevoir.

L'arrivée de mes linhs, en rangs et clairon en tête, fait une énorme impression. *M'Siao* et ses serviteurs sont légèrement intimidés ; ils n'ont pas la conscience très nette, à cause de la

(1) Voir carte n° 2.

façon peu courtoise dont ils m'ont reçu l'année dernière. Je rassure tout le monde sur mes intentions pacifiques, et nous nous établissons dans la maison du chef pour prendre pendant quelques jours un repos bien gagné, avant de continuer notre route dans le nord.

Mais cela ne fait pas l'affaire de M'Siao. Le résultat inespéré de mes deux expéditions pacifiques de l'année dernière chez ses ennemis lui a donné une haute idée de mes talents de diplomate, et il vient me supplier d'aller encore chez un de ses voisins qui lui aurait volé je ne sais combien d'esclaves (en réalité, ce sont les esclaves qui se sont réfugiés là-bas, probablement parce que M'Siao n'était pas pour eux le meilleur des pères!); le voisin s'appelle *Manan*; on m'assure qu'il habite à une journée de marche de chez M'Siao; donc l'expédition ne durerait que deux jours. Je finis par me laisser tenter dans l'espoir de voir de nouveaux villages. Je laisse tous mes linhs chez M'Siao en leur disant que je pars pour deux jours seulement.

Nous nous mettons en route le 10 mars, à dix heures du matin. J'ai avec moi un de mes boys, un interprète annamite et une vingtaine de Moïs. Nous faisons la route à éléphant.

A six heures du soir, nous arrivons chez *Kheung* (sur la route de *Bane-Dône*). On s'arrête là, et on me dit que nous sommes encore à une journée de marche de *Manan*! Je me fâche, et je dis à O-O-Fi que, puisqu'il m'a trompé sur la durée de l'expédition, je refuse d'aller plus loin, car je ne suis parti que pour deux jours et je veux être demain soir rentré au village.

Il finit par m'assurer que demain nous pouvons aller chez *Manan* et en revenir avant midi; en sorte que demain soir nous serons sûrement chez M'Siao.

Toute la nuit, *Kheung* et les serviteurs de M'Siao boivent le vin de riz. Au lever du soleil, ils n'ont pas encore épuisé les jarres. Quels ivrognes!

11 mars. — Nous laissons les éléphants chez *Kheung* et nous partons à pied afin d'aller plus vite. Il n'y a que deux heures de marche pour arriver au village de *Manan*. Il ressemble à tous ceux de cette région : quelques longues cases bâties sur pilotis, entourées d'une enceinte palissadée. Le chef est un vieux

bonhomme qui n'a pas l'air trop timide. L'interprète lui expose le but de notre visite. Manan dit qu'il ne demande pas mieux que de rendre à M'Siao ses gens; mais qu'il faut que nous restions la journée chez lui afin qu'on puisse discuter les conditions et boire le vin de riz. Comme je dois rentrer ce soir chez M'Siao, je dis à O-O-Fi, son principal serviteur, que je m'en vais, mais que lui peut rester pour arranger les choses, car il n'a plus besoin de moi. O-O-Fi, qui est avant tout un poltron, refuse de rester; le chef, de son côté, refuse de traiter en cinq minutes une si grave question. Nous partons donc à onze heures, sans avoir rien obtenu.

Le retour se fait rapidement, et à huit heures du soir, nous arrivons au village de M'Siao. Mes linhs, inquiets de ne pas me voir revenir, étaient décidés à partir demain matin pour aller à ma recherche.

12 mars. — M'Siao a eu ce matin une grave conférence avec O-O-Fi et ses principaux serviteurs; puis ils sont tous venus me trouver, et on me tint à peu près ce langage :

« Maintenant, tu es en guerre avec Manan, puisqu'il t'a refusé hier ce que tu lui demandais. Tu vas donc aujourd'hui partir avec tes linhs pour aller brûler son village. Je te donnerai deux éléphants si l'expédition réussit. »

Je l'envoie au diable, lui, ses éléphants et ses projets belliqueux, et lui annonce que mon intention est de continuer mon voyage; que je le prie donc de me louer deux éléphants pour demain, afin de me conduire chez Dang. Je lui dis de plus que je compte prendre avec moi mon petit éléphant que je lui avais laissé l'année dernière.

J'ai heureusement une escorte avec moi, qui est beaucoup plus éloquente pour M'Siao que mon discours. On fait cependant mille difficultés pour me rendre mon éléphant : il a mal au pied; on ne sait où il est allé manger; Dang me le volera, car l'animal lui appartenait autrefois ! Finalement, j'envoie un de mes boys à sa recherche, et bientôt il revient avec (1).

(1) Photographie 9.

J'emploie le reste de la journée à récolter quelques crânes de Moïs pour le musée d'anthropologie de Paris. Je n'ai pas trop de peine à en trouver, car les Moïs d'ici ont la curieuse habitude de déterrer leurs morts juste une année après le décès et de jeter le cercueil, après l'avoir ouvert, dans le fossé qui entoure la tombe.

13 mars. — Les départs sont toujours difficiles; ce n'est qu'à une heure de l'après-midi que je puis me mettre en route. A cinq heures et demie, nous arrivons chez Dang. Ce brave chef, qui, l'année dernière, avait été sur le point de me massacrer, me reçoit comme un frère. Je dois rester chez lui demain, car on tuera un bœuf en mon honneur; et puis, lui aussi, a quelques difficultés avec ses voisins et il désire vivement que j'aie causer un peu avec eux. L'un d'eux habite si près de son village que je ne puis faire autrement que de lui promettre d'essayer d'arranger les choses. Il s'agit comme toujours de quelques-uns de ses serviteurs qui se sont permis de changer de maître sans lui demander son avis. Dang me promet que si les coupables reviennent, il ne leur sera fait aucun mal; je puis m'en porter garant.

14 mars. — Le village de *Krâme*, où ont élu domicile les serviteurs fugitifs de Dang, n'est pas très éloigné. Nous faisons la route à cheval; j'ai avec moi un boy, quatre linhs et quatre Moïs. Les chevaux sont bons; aussi à dix heures sommes-nous déjà rendus. Le chef du village nous reçoit très aimablement; il est disposé à rendre à Dang ses serviteurs et bientôt on a réglé toutes les conditions. Un bon temps de galop et nous sommes de retour, juste à temps pour participer au festin, car pendant mon absence on a tué, dépecé et cuit un gros bœuf.

Dang est enchanté du résultat de mon expédition chez *Krâme*; il voudrait bien que j'aie encore voir un nommé *Moué* qui lui aurait volé un éléphant il y a deux ou trois ans; mais je lui fais comprendre que cela ne m'est pas possible, et je lui promets de revenir plus tard pour régler toutes ses affaires.

15 mars. — Dang voudrait bien me retenir encore aujourd'hui pour tuer un cochon; mais je suis pressé d'arriver à la Mission,

aussi je n'accepte pas. L'étape d'aujourd'hui nous conduit à *Trim*. Ici, comme chez Dang, on trouve de magnifiques chevaux. Nous sommes dans le vrai pays de l'élevage, qui s'étend au nord et à l'est à quelques journées de marche. Le plateau s'est élevé de nouveau; nous avons remonté la vallée du *Krong-Bop*, une des rivières formant le Sé-Bang-Khane. Trim est situé sur le bord de la rivière, à une altitude de 650 mètres.

Le chef est un tout jeune homme, à la mine éveillée. Il veut que je reste un mois avec lui ! J'ai de la peine à réduire ce mois à un jour. Je fais chez lui l'acquisition de deux curieux boucliers recouverts en peau de tigre.

Je vais dès lors faire route au nord, dans la direction du *Krong-Ba*, grosse rivière qui descend au *Phu-Yen*. Il me faut cinq jours pour y arriver.

De *Trim* à *Tiou*, village situé sur le bord du *Krong-Ba*, j'ai traversé une région légèrement accidentée. Le plateau, qui s'était élevé jusqu'à 800 mètres, retombe à 180 mètres seulement dans la vallée du Bla. Toute la région est très peuplée : les Moïs sont du type *Radé*; leurs villages sont peu ou pas fortifiés; en somme, ce sont des gens relativement paisibles, s'occupant de la culture de leurs champs et de l'élevage des chevaux.

A *Tiou*, je trouve trois Annamites qui sont descendus d'*Ankhé* pour faire le commerce. Ils me racontent qu'il y a quatre jours quelques serviteurs du père Guerlach, descendus jusqu'ici à ma rencontre, sont repartis ne me voyant pas venir.

Le 22 mars est une curieuse journée de marche. Je pars à huit heures et demie du matin de *Tiou* avec vingt coolies sur vingt-quatre qui me sont nécessaires pour porter tout mon matériel. Je laisse donc deux linhs en arrière pour garder les charges jusqu'à ce qu'on ait trouvé des porteurs.

En une demi-heure, nous arrivons au village de *Hine*. J'ai bien de la peine à trouver douze coolies pour remplacer ceux de *Tiou* qui ne vont pas plus loin; je laisse donc encore quelques charges et quelques hommes en arrière, qui me rattraperont quand ils pourront.

En vingt-cinq minutes, nous sommes à *Ouane*; nouveau changement de coolies. Je finis par en trouver huit, et je pars avec

eux, semant encore quelques hommes et quelques charges dans ce village.

A vingt-cinq minutes de là, nous nous arrêtons au village de *Mnann*. Les coolies de Ouane ne vont pas plus loin, il faut en trouver d'autres. Finalement j'en trouve six, et je pars en continuant à semer mon matériel.

Encore trente-cinq minutes et voilà le village de *Sô*. Je le quitte avec quatre coolies.

Au village suivant, j'ai la chance de trouver encore quatre coolies; mais plus loin, je n'en puis découvrir que deux, et c'est dans ce piteux équipage que j'arrive à *Mnill* où je veux passer la nuit.

En somme, dans une journée de marche de 15 kilomètres, j'ai eu à changer six fois de coolies, et j'ai mis onze heures à parcourir cette petite distance!

A neuf heures du soir, les derniers retardataires arrivent enfin.

Toute la journée nous avons remonté la belle et fertile vallée de l'*Ayoum*, un gros affluent du Ba.

23 mars. — Nous pénétrons aujourd'hui chez les Bahnars. Au premier village, j'ai la chance de trouver un Annamite qui parle bien le dialecte de cette tribu et qui consent à me servir d'interprète jusqu'à la Mission. Les villages bahnars sont fort différents des villages radés. Les huttes sont petites, d'une architecture spéciale. Dans tous les villages, on trouve une ou plusieurs maisons communes, constructions aux toits gigantesques où logent les veufs et les gens non mariés, et où l'on discute les affaires du village (1).

Grâce à mon nouvel interprète et au grand renom du Bocagne (c'est ainsi que les sauvages appellent le père Guerlach), je trouve partout facilement des coolies.

Jusqu'à *Teung*, le pays est peuplé et les villages ne manquent pas sur la route. Je rejoins là la route d'*Ankhé* à la Mission et, quoique celle-ci soit loin encore, je double l'étape en laissant tout mon monde en arrière.

(1) Photographies 10, 11, 12.



De Teung à *Pelèi-Maria*, village où réside le père Guerlach, il y a près de huit heures de marche et un seul village sur la route! C'est le résultat des guerres perpétuelles qui désolent ce pays.

A six heures et demie, enfin, j'arrive à Pelèi-Maria; le père Guerlach est malheureusement absent, ce qui ne m'empêche pas d'entrer dans sa belle maison sauvage, où ses serviteurs me reçoivent comme un hôte que l'on attendait.

III.

LA MISSION CATHOLIQUE CHEZ LES BANHARS.

28 mars. — Je craignais que le père Guerlach ne restât absent plusieurs jours, j'ai donc une bonne surprise en le voyant arriver ce matin. La connaissance est vite faite, et il ne faut pas longtemps pour qu'elle se transforme en une sympathique amitié. Je défie d'ailleurs que ce soit de ne pas subir le charme du père Guerlach; je suis sûr, en disant cela, de n'être pas contredit par le capitaine Cupet, ni par aucun de ceux qui, comme lui et moi, ont eu le bonheur d'entrer en rapport avec le père Guerlach.

Tous les détails que le capitaine Cupet donne sur la Mission chez les Banhars sont rigoureusement exacts (1). J'admire comme lui le dévouement de ces braves pères français qui font vraiment là une œuvre admirable.

Comme le capitaine Cupet l'a fort bien dit, l'anarchie la plus complète règne dans les pays mois; il en résulte des guerres perpétuelles et souvent une grande misère. J'ai pu constater qu'il n'en est plus ainsi dans les villages chrétiens. On a de suite l'impression, en les visitant, que la paix, le bonheur et la richesse y ont remplacé les guerres, l'esclavage et la famine. Rien que ce résultat devrait suffire pour que nous ne considérions pas la Mission chez les Mois d'un œil indifférent et pour que nous l'encourageons par tous les moyens possibles (2).

(1) *Tour du monde*, 1893.

(2) Je suis d'autant plus heureux de pouvoir dire cela que mon impression sur l'œuvre de la Mission chez les Annamites, et surtout chez les Chinois, est un peu différente. Je ne veux cependant porter aucun jugement sur ces œuvres avant d'avoir fait un plus sérieux examen des résultats acquis en Annam et en Chine.

Le père Guerlach a publié dans le journal des Missions catholiques (1) une série d'articles, qui sont du plus haut intérêt pour ceux qui désirent connaître les mœurs et coutumes des populations sauvages de l'Indo-Chine (2).

Pendant son long apostolat et grâce à sa connaissance de la langue, il a pu accumuler de précieux documents, et je souhaite vivement qu'un jour ou l'autre il publie un ouvrage contenant le résumé de toutes ses observations. Ce livre sera extrêmement intéressant.

J'ai passé douze jours à la Mission, presque tout ce temps avec le père Guerlach. J'ai eu la chance, pendant mon séjour, de pouvoir faire avec lui une petite excursion de cinq jours chez les *Moïs Sedangs*, qui sont les voisins des *Bahnars*. Nous avions pour but d'aller visiter un chef important avec lequel le père Guerlach avait fait l'échange du sang (grande amitié) l'année précédente.

Le village de *Besok*, but de notre expédition, est situé à deux ou trois journées de marche au nord de la Mission. La région est excessivement accidentée : on ne fait que monter et descendre. Dans une étroite vallée coule le *Bla*, une des branches originaires du *Sé-Same*. Le *Bla* lui-même est formé par la réunion du *Da-Koé* et d'une autre rivière dont j'oublie le nom (3). *Besok* est situé dans la vallée du *Da-Koé*, mais non au bord de la rivière, car les *Moïs Sedangs* ont l'habitude de percher toujours leurs villages aussi haut que possible ; or, comme le pays est hérissé de pics, c'est toujours sur ces pics qu'il faudra chercher les villages. *Besok* ne fait pas exception à la règle, en sorte qu'après avoir traversé la rivière, nous avons encore à escalader une vraie montagne pour arriver à notre destination.

Besok, comme tous les villages *sedangs*, est entouré de plusieurs enceintes concentriques, hérissées de pointes de bambous. Les portes donnant accès dans le village sont étroites et recouvertes d'un toit si bas qu'il faut souvent se baisser et se fau-

(1) *Les Missions catholiques*, 1884, 1887, 1894.

(2) Photographie 13.

(3) Dans la vallée du *Bla*, on trouve plusieurs sources d'eau chaude sulfureuse.

filer pour pouvoir passer. Les huttes sont semblables à toutes les huttes moïses ; la maison commune a un toit gigantesque : c'est là que nous nous établissons.

Les Sedangs sont une des tribus les plus belliqueuses des Moïses ; les armes qu'ils préférèrent sont la lance et le sabre à long manche ; les boucliers ont une forme toute particulière : ovale et lancéolée aux deux bouts, ils sont recouverts en poil de chèvre, ce qui leur donne un aspect très original.

J'ai pu prendre quelques photographies d'hommes sedangs (1). Ce sont en général des gaillards bien musclés. Les traits du visage sont un peu durs ; l'expression est fière et orgueilleuse. Les cheveux sont toujours ramenés sur le front, tandis que le chignon est maintenu en arrière par une sorte de peigne en corne de buffle orné de bandes d'étain. Comme tous les sauvages, les Sedangs font grand cas des étoffes rouges, des perles de verre, du fil de cuivre, dont ils se font des ornements.

Chaque individu un peu riche a son orchestre de gongs (quatre gongs de dimensions différentes que l'on a accordés de façon à former un carillon de gongs, et que l'on frappe suivant certains rythmes, selon que l'on veut célébrer quelque événement heureux ou malheureux). Il y a aussi des jeux de tam-tam, vrais tambours recouverts en peau de buffle, et qui sont fort bruyants.

Les mœurs des Sedangs présentent certaines particularités que je n'avais pas encore remarquées chez les Moïses du sud. Il y a en particulier un mot dans leur langue qui joue un grand rôle chez eux : c'est le mot *dieng*, qui correspond au *tabou* des Polynésiens et qui pourrait se traduire ainsi : « Cet objet est sacré, n'y touchez pas ! » Ce mot *dieng* revient à tous propos : un objet, un animal, un homme peut être *dieng* pour mille causes et pour un temps plus ou moins long. Pour ne citer que quelques exemples : la fontaine du village est toujours *dieng* ; interdiction aux étrangers d'aller y boire ou de s'y laver. Les marmites, les armes des habitants sont *dieng* ; si un étranger y touche, on lui fera payer la valeur de l'objet qui sera ensuite brisé. Le dessous des maisons est *dieng* : il est interdit à

(1) Photographies 14, 15.

l'étranger d'aller s'y promener ou d'y attacher son cheval, comme c'est l'habitude partout ailleurs.

Un cochon fait ses petits dans le village, celui-ci est *dieng*; de même si quelqu'un meurt, *dieng* rigoureux pour tout le village de plusieurs jours pendant lesquels aucun étranger ne pourra y pénétrer.

Un voyageur non prévenu risque d'être constamment mis à l'amende et de s'attirer quelque méchante affaire dans un tel pays.

Nous sommes très bien reçus par le vieux chef de Kone (1) Besok; il appelle le père Guerlach son père, et, pour le recevoir dignement, il tue bœuf, cochon, et se saoule abominablement! C'est tellement dans les mœurs du pays qu'on n'y fait plus attention.

Nos chevaux sont un vif sujet d'étonnement pour les Sedangs. Ce quadrupède est inconnu dans leur pays qui est trop accidenté pour qu'on puisse l'y utiliser. Il faut apprendre aux Moïs que les chevaux mangent de l'herbe et boivent de l'eau. Les chiens du village ne peuvent pas s'accoutumer à la vue de tels monstres, et, pendant tout notre séjour à Besok, ils poussent jour et nuit d'affreux hurlements. Mon linh clairon, que j'ai pris avec moi, a son succès accoutumé; d'ailleurs, tout ce qui fait du bruit plaît à ces braves gens. Ils nous persécutent pour que nous tirions avec nos fusils.

Lorsque je fais exécuter un feu de salve par mes trois linhs, quelques-uns s'accroupissent sur leurs talons en disant que cela leur fait mal au ventre, tant cela les émotionne!

Le 5 avril, nous sommes de retour à *Kone-Ketou*, une des résidences du père Guerlach. Je reste là encore deux jours et, pendant ce temps, le père Guerlach et son voisin, le brave père Janin, me comblent en me faisant cadeau d'une foule de curiosités du pays, entre autres d'un certain nombre de hachettes en pierre datant de l'âge préhistorique. Tout cela, bien entendu, sera expédié à Paris pour les collections.

(1) *Kone* veut dire village, ainsi que *Bone*, *Bane*, *Bouone*, *Peleï*, etc.

Le 8 avril, nous nous rendons tous à *Kone-Toum*, où réside le père provicaire de la Mission et où les missionnaires se réunissent presque tous les dimanches (1). Je passe encore là une dernière bonne journée, car demain je vais me lancer sur la route d'Attopeu. Grâce au père Guerlach et au père provicaire, j'obtiens d'avoir comme guide et comme *doï* (chef d'escorte) l'Annamite *Sanh* que le capitaine Cupet nous a fait si bien connaître et apprécier dans son intéressant récit de voyage.

IV

DE LA MISSION A ATTOPEU.

9 avril. — Le père Guerlach m'accompagne jusqu'au dernier village chrétien, sur la route d'Attopeu. Avant d'y arriver, nous nous arrêtons au village de *Reu-Haï*, habité uniquement par des Annamites chrétiens qui ont suivi les Pères chez les sauvages. Je donne là une vaste consultation à tous les malades. Et il y en a ! Le climat ne convient évidemment pas aux Annamites, car les mieux portants ont encore triste mine. C'est naturellement, surtout la fièvre qui les persécute.

A *Kone-Heungo*, je me sépare du père Guerlach. Ce n'est pas sans émotion que je le quitte ; pendant les quelques jours que j'ai passés avec lui, j'ai si bien pu l'apprécier et l'aimer, qu'il va me manquer beaucoup.

Nous nous embarquons dans des pirogues, et nous descendons le *Bla* jusqu'à son confluent avec le *Pecô*, grosse rivière qui débite à peu près le même volume d'eau. Là, nous trouvons le village *Djia-raï* de *Kdjoï* où nous passons la nuit.

10 avril. — Une forte étape nous permet d'atteindre *Dak-Rdé*, vers cinq heures de l'après-midi, juste au moment où éclate l'orage quotidien. Je trouve là des Laotiens qui sont venus d'Attopeu pour faire le commerce. Ils échangent des buffles contre des défenses d'éléphants et des esclaves. Ils viennent justement de

(1) Photographies 16, 17.

finir leurs opérations et vont s'en retourner. Nous ferons route ensemble. Dans la soirée, un individu vient me faire des *lais* : c'est un Annamite, esclave chez les Moïs depuis près de trois ans. Il a été pris par les Sedangs, dans les environs de Tramy, et revendu plusieurs fois depuis. Le malheureux fait pitié : il est maigre et anémié par la fièvre. Je charge Sanh de négocier son rachat et, grâce à lui, je finis par obtenir du chef du village qu'il me cède son esclave moyennant une pièce de cotonnade que je lui donne de suite et un jeu de trois gongs que je lui ferai parvenir par la Mission dès mon arrivée en Annam. Mes boys donnent quelques vêtements au malheureux, qui va dès lors nous suivre (1).

11 avril. — La route est affreuse. Nous avons à traverser pendant quatre jours une région montagneuse excessivement accidentée : monter, descendre, remonter, redescendre, cela devient fatigant et monotone. Le pays est boisé ; les sentiers sont à peine frayés ; le plus souvent, il faut marcher courbé en deux pour passer sous les touffes de bambou ; à cause des pluies, les petites sangsues des bois pullulent. Malgré la quinine préventive, j'ai, chez mes Annamites, plusieurs accès de fièvre que j'ai peine à couper. Naturellement que nous faisons tous la route à pied, les chevaux ne sauraient passer dans cette brousse serrée. L'altitude varie entre 600 et 900 mètres.

Nous traversons les villages de *Keujong*, *Irt*, *Taseng*, qui marquent chacun une journée de marche, et enfin nous arrivons à *Pac-Ha*, le dernier village moïs avant Attopeu. Je remarque à *Pac-Ha*, une race de chiens bizarres : ces animaux ont le poil excessivement ras, comme les chiens japonais. Je n'en ai vu nulle part ailleurs de semblables.

15 avril. — Nous avons l'agréable perspective de trois journées de marche dans le désert pour arriver à Attopeu. La première journée n'est pas trop pénible : on côtoie presque

(1) En arrivant à Tourane, j'ai naturellement rendu sa liberté à mon esclave, en lui donnant quelques piastres pour lui permettre de regagner son village.

constamment une jolie rivière, le *Nam-Laé*, et on va camper non loin de son confluent dans le *Sé-Sô*, gros affluent du *Sé-Same*. Pendant la nuit, mes linhs et mes boys font une pêche miraculeuse aux flambeaux; nous n'avons malheureusement plus de sel pour conserver les poissons.

La deuxième journée de marche est pénible: il faut franchir une montagne; puis on chemine dans la forêt clairière, sans une goutte d'eau potable, pendant de longues heures. On couche le soir auprès d'un tout petit ruisseau, le *Hoé-Nam-Khane*.

La troisième et dernière journée n'est en somme qu'une demi-journée de marche. A onze heures, nous arrivons déjà au bord du *Sé-Kemane*, que nous longeons pendant quelques kilomètres. Voici déjà les maigres rizières d'Attopeu; des maisons laotiennes ne tardent pas à paraître au milieu des cocotiers et des bananiers, au bord de la rivière. Nous n'avons qu'à traverser celle-ci pour arriver à la résidence. M. Rülle vient d'arriver. Il est en train de s'installer dans une paillette en attendant qu'on lui construise une maison plus convenable.

V

D'ATTOPEU A TOURANE.

Je ne reste qu'un jour à Attopeu. Je regrette de ne pas pouvoir profiter plus longtemps de la cordiale hospitalité que m'a offerte M. Rülle; mais je suis pressé d'arriver à Tourane; la saison sèche est très avancée, et j'ai tout lieu de croire que la région que je vais traverser n'est pas facile à parcourir. En effet, plusieurs explorateurs qui étaient partis de Tourane pour rejoindre Attopeu ont été arrêtés en route; personne n'a pu encore relier ces deux points.

Tout dernièrement, cependant, M. Odendahl a réussi à relier *Attopeu* à *Tramy*. Je ne connais pas de détails sur son voyage; je sais seulement qu'il a eu beaucoup de peine à passer. Pendant quelques jours, je vais suivre à peu près le même itinéraire que lui, puis je m'en écarterai pour me diriger directement sur Tourane.

Attopeu est un gros village laotien situé en partie sur les bords du Se-Kemane (vieil Attopeu), en partie sur le confluent du Se-Kemane et du Se-Khong (nouvel Attopeu). Les habitants cultivent quelques maigres rizières qui seraient insuffisantes à les nourrir, tant le sol du désert est aride, s'ils ne se livraient pas au commerce. Les échanges se font surtout avec les Moïs qui descendent en grand nombre des montagnes pour venir au marché. Par la rivière, Attopeu a des communications fréquentes et faciles avec *Stung-Streng* et le *Siam*.

Il est probable que plus tard la ville acquièrera plus d'importance qu'elle n'en a aujourd'hui, lorsque la région du Haut-Mékong et surtout lorsque les pays moïs seront pacifiés et bien administrés.

Le 19 avril, je quitte Attopeu. Pendant toute la journée, nous cheminons dans le désert (direction N.-E.) pour aller coucher le soir au pied des premières montagnes, sur le bord d'un ruisseau, le *Nam-Pa*, qui se rend au Se-Kemane.

20 avril. — Nous nous engageons dans les montagnes en remontant la vallée du Nam-Pa, puis celle du *Nam-Touaé*. Cette dernière vallée devient de plus en plus étroite et encaissée, sans s'élever beaucoup; il faut traverser et retraverser la rivière constamment. Enfin, à trois heures de l'après-midi, on monte sur la montagne, et, après nous être élevés à une altitude de 900 mètres, nous finissons par arriver au village de *Thak-leung* où nous restons pour la nuit.

Comme chez les Sédangs, les villages sont tous perchés au sommet des montagnes. Le pays est de nouveau excessivement accidenté; les montagnes succèdent aux montagnes entre Attopeu et Tourane. Rien qui ressemble à un plateau. La vallée du Se-Kemane et les vallons où coulent ses nombreux affluents sont si étroits, si encaissés, qu'on n'y trouve aucun village.

Chaque jour, il faut passer d'une vallée à une autre vallée, d'une montagne à une autre montagne. Les vallées sont à une altitude moyenne de 300 à 500 mètres. Les montagnes s'élèvent de 900 à 1,300 mètres. Rien de fatigant comme un tel voyage qui est de plus compliqué par un temps affreux. Il pleut tous les jours et entre les averses il fait une chaleur humide fort pénible.

Ajoutez à cela que les Moïs de cette région sont en guerre perpétuelle entre eux. Outre les fortifications des villages, toutes les routes sont semées de lancettes de bambou. Chaque jour, j'ai quelque nouveau blessé à soigner parmi mes Annamites.

Le recrutement des coolies dans les villages devient de plus en plus difficile, à mesure que nous nous éloignons d'Attopeu.

Il ne me faut cependant qu'une quinzaine de porteurs, que je paye largement. Bientôt, je suis presque obligé d'employer la force pour ne pas rester en détresse. Si je n'ai pas assez de coolies, ce qui arrive trop souvent, mes linhs entrent dans les maisons pour en chercher; plus d'une fois, les Moïs les reçoivent à coups de lance et de sabre, mais heureusement que jamais je n'ai eu de blessures graves à déplorer, ni chez mes gens, ni chez les sauvages.

Toutes les rivières de cette région contiennent de l'or (1). Les Moïs le recueillent et le vendent aux Laotiens qui viennent faire le commerce chez eux.

Au village de *Dakouh*, j'en achète un peu comme échantillon. Le prix courant est pour un gramme d'or à peu près deux brasses de cotonnade (2), ou bien 4 mètres de fil de cuivre d'un diamètre de 3 millimètres ou bien 4 tasses de sel. C'est cher, étant donnée la difficulté des transports dans ce pays.

Bientôt les populations deviennent plus franchement hostiles. Je suis chez des tribus qui ne craignent pas les Annamites et qui, à l'occasion, n'hésiteraient pas à s'emparer d'eux pour en faire des esclaves. J'ai heureusement assez de monde avec moi pour en imposer aux sauvages.

Plus d'une fois, j'arrive devant un village barricadé qui refuse de me recevoir. Comme à toute force, il me faut trouver de nouveaux coolies, je fais ouvrir la porte par mes linhs et nous entrons paisiblement; les habitants sont si stupéfaits d'une telle audace qu'ils me laissent m'établir dans une case sans plus protester.

(1) Dans le sable, quartz aurifères probablement.

(2) La cotonnade est l'objet d'échange le plus recherché des Moïs. Une brasse de cotonnade vaut environ 10 sous français à Saïgon.

A *Blon*, je trouve tous les guerriers en armes devant le village, et la route hérissée de lancettes fraîchement plantées. En nous voyant arriver, ils poussent des cris féroces en agitant leurs lances et leurs boucliers. Mes linhs sont déjà prêts à l'attaque : je les calme et envoie parlementer un de mes porteurs. Bientôt tout s'arrange et on nous laisse entrer. Si, perdant patience, nous avions attaqué, les Moïs se seraient enfuis, nous serions restés maîtres du village, mais fort embarrassés d'aller plus loin, car le pays est si accidenté, si boisé, et les sentiers sont si mauvais que sans guides et sans porteurs moïs, il est impossible d'y voyager.

Enfin, nous arrivons à la ligne de partage des eaux ; nous quittons le versant laotien pour tomber sur le versant annamite. Le pays est aussi accidenté et aussi profondément raviné. Pendant toute une journée de marche, nous suivons le lit d'un gros torrent qui n'est autre qu'une des branches originées de la rivière de *Quang-Nam* ; tantôt on marche dans l'eau, tantôt on saute de rocher en rocher, tantôt on marche comme on peut sur la rive escarpée. Il n'y a rien qui ressemble à un sentier.

Le 5 *mai*, nous sommes enfin descendus jusqu'au point où la rivière commence à devenir navigable. Nous avons la chance de trouver des sampans annamites au dernier village moïs et, en quarante-huit heures, ils nous conduisent jusqu'à Tourane.

D'Attopeu à Tourane, j'ai mis dix-sept jours.

Mon voyage est terminé. Après une courte visite à M. Bouullochè, le sympathique Résident supérieur de l'Annam, je m'embarque à bord du paquebot des Messageries maritimes pour rentrer à Saïgon où de nouveaux devoirs m'attendent.

CONCLUSIONS.

Pendant les treize mois (1) de voyage que j'ai passés chez les Moïs, j'ai pu parcourir leur pays depuis la Cochinchine jusqu'à la hauteur de Tourane en Annam, soit du 11^e degré au 16^e degré de latitude Nord.

(1) Trois mois en 1892 ; sept mois en 1893 ; trois mois en 1894. Total 13 mois.

Je ne veux pas, aujourd'hui, faire une étude générale des pays moïs, car un pareil travail demanderait de ma part un supplément de séjour dans le pays et de nouveaux voyages. Je veux simplement présenter quelques réflexions qui me semblent résulter de mes explorations.

La race moïs est semblable à elle-même dans toute l'étendue de l'Indo-Chine. Les divers idiomes parlés par les diverses tribus ont une seule origine ; il y a beaucoup de mots communs. La même uniformité se remarque dans les mœurs, les usages, les superstitions religieuses.

Quoique formant pour ainsi dire une seule et même famille, les Moïs n'ont aucune espèce d'unité politique. Non seulement il n'y a pas de chefs de tribus, mais on peut même dire qu'il n'y a pas de chefs de villages. Dans le cours de mes récits, je donne le nom de chef de village à l'individu le plus riche et le plus influent, qui n'a cependant aucune autorité réelle, si ce n'est dans sa propre maison.

Les résultats de cette anarchie sont naturellement une défiance générale, un état de guerre perpétuel, l'esclavage, la misère et la famine.

Les Annamites ont essayé, à plusieurs reprises, de soumettre les Moïs dans le but de leur faire payer l'impôt. Ils n'ont réussi que dans le sud (province de Binh-Thuanh), où la région moïs forme un vaste et riche plateau, très peu accidenté, et que devaient forcément habiter des gens d'un caractère paisible, adonnés aux travaux des champs. Toute cette région est éminemment cultivable. Elle serait bien mieux cultivée et bien plus peuplée, si elle était mieux administrée.

J'ai déjà insisté dans mes divers rapports sur l'état précaire des habitants, qui sont constamment mis à contribution par la rapacité des mandarins annamites du Binh-thuanh ou de leurs serviteurs ; j'ai été témoin de faits incroyables ; ainsi j'ai vu des simples coolies montant sur le plateau, se faisant passer aux yeux des chefs de canton (car là il y a des chefs institués par les Annamites) pour des envoyés des mandarins, et lever un impôt supplémentaire à coups de rotin !

J'insiste de nouveau sur ce point que le plateau des Ma est la région la plus riche et la plus utilisable des pays moïs.

Me fiant aux promesses formelles de M. de Lanessan, j'avais promis aux Moïs Ma que le Protectorat allait s'occuper de leur sort, qu'un Français viendrait peut-être résider chez eux pour les protéger. Je crois que ce serait une faute de ne pas tenir parole. Les Moïs savent que nous existons, que c'est nous qui devons les protéger, et ils ne comprendraient point notre indifférence à leur égard.

Au nord du *Lang-Bian* (ligne de séparation entre les eaux du Donnaï et celles du Mékong) il y a encore une riche vallée, la région du Darlac, dont les immenses rizières peuvent être comparées aux plus belles de la Cochinchine; puis, en continuant à cheminer dans le nord, on traverse le plateau des Moïs Bihs et Radés, pays plus ondulé, moins fertile, moins bien arrosé, mais où, par compensation, les habitants élèvent de grands troupeaux de bœufs et des chevaux fort estimés en Annam. La population est moins douce que dans le sud. La région du Darlac, en particulier, est habitée par des peuplades fort méchantes et où ne se risquent pas les Annamites. Ils vont, par contre, commercer chez les Bihs et les Radés.

Les cultures en rizières inondées deviennent de plus en plus rares; le pays est trop mamelonné; il n'y a plus que des raïs.

Bientôt, nous quittons les altitudes de 700 à 900 mètres pour tomber brusquement dans la vallée du Bla, où l'on retrouve une population douce et des rizières.

Encore quelques journées de marche et nous arrivons chez les Bahnars, sauvages doux et tranquilles, relativement à leurs voisins Djiaraïs, Reulars, Sédangs, etc., qui sont de vrais pillards. Le pays est de nouveau fortement ondulé; il devient accidenté au voisinage de la Mission. Celle-ci est établie à la limite nord du pays des Bahnars, sur la frontière des Sédangs, Reulars, Djiaraïs, etc. Elle n'occupe d'ailleurs qu'un très petit espace; les missionnaires sont trop peu nombreux pour pouvoir rayonner au loin; et de plus, les devoirs de leur ministère les fixent presque absolument dans un pays de rayon très limité. Les Pères ne peuvent pas facilement s'absenter; ils ont toujours la crainte que pendant leur absence il n'y ait quelque maladie grave à soigner, quelque baptême à faire, quelque mourant à

administrer. Je comprends ces scrupules ; mais je ne puis m'empêcher de regretter qu'un homme comme le père Guerlach, qui a une immense autorité sur les sauvages, à plus de 100 kilomètres à la ronde, soit tenu comme les autres Pères à la tâche et ne puisse se déplacer plus facilement pour rayonner partout. Il ferait cependant autant de bien ainsi, me semble-t-il, qu'en restant limité dans sa petite chrétienté ?

Si, depuis la Mission, on continue à s'avancer dans le nord, on arrive vite dans un pays excessivement accidenté, habité par les Sédangs et par d'autres peuplades, toutes plus pillardes et belliqueuses les unes que les autres. Un voyage dans cette région est des plus pénibles. La saison sèche paraît être là de plus courte durée que partout ailleurs ; peut-être même n'existe-t-elle pas ? Toutes les rivières roulent de l'or en petite quantité. Il y aura donc lieu d'explorer sérieusement le pays au point de vue aurifère ; peut-être y aura-t-il là de grosses fortunes à faire ? Ce ne sera en tous cas pas sans peine, car le pays est, je le répète, d'un accès très difficile.

Ainsi donc, riche région agricole au sud, région d'élevage dans le centre, région aurifère vers le nord : voilà les grandes productions des pays moïs. Je ne parle pas de l'ivoire, que l'on trouve un peu partout, et d'une multitude d'autres produits secondaires : cannelle, thé, tabac, essences diverses, cire, etc., qui pourront alimenter le commerce.

Mais, encore une fois, commençons par organiser le pays, qui deviendra, j'en suis persuadé, extrêmement prospère, dès que l'anarchie et les guerres cesseront d'y régner en maîtres. Cela ne nous sera pas difficile, et n'occasionnera pas de grands frais.

Nous pourrions créer un poste de résident pour les Moïs du sud et un deuxième poste pour les Moïs du nord ; la région des Bahnars formerait la limite entre ces deux grandes provinces.

Le résident européen payerait largement toutes ses dépenses, si on le laissait lever lui-même l'impôt chez les Moïs. Il le ferait d'une façon plus équitable que les Annamites, et l'argent profiterait au moins au pays.

Voilà une chose bien simple à faire ; pourquoi hésiterait-on encore ?

Si mon modeste travail pouvait attirer un peu l'attention du Gouvernement sur les pays mois, je me considérerais comme récompensé des peines et des misères que j'ai eues à endurer pendant le cours de mes divers voyages, car j'ai appris à aimer les Mois pendant le temps que j'ai passé avec eux ; ce sont de grands enfants qui ont besoin d'être dirigés par une main ferme et juste, et qui sauront en être reconnaissants.

Saigon, 30 août 1894.



Dr YERSIN.

— 659 —